



LA CHRONIQUE CINÉMA D'ÉMILE BRETON

Trente-sept films qui pourraient changer des vies

« LE CINÉMA, CENT ANS DE JEUNESSE »

À LA CINÉMATHEQUE.

En 1995, pour le « premier siècle du cinéma », les cinémathèques françaises et de Toulouse, l'Institut Lumière à Lyon et, au Havre, la salle d'art et d'essai le Volcan-l'Éden se réunissaient pour proposer un programme d'ateliers dans des établissements scolaires du premier et de seconds degrés. Cette année-là, trois cent cinquante élèves en France réalisaient leurs « Minutes Lumière », soixante films d'une minute en un seul plan qui allaient être présentés au Festival de Cannes. Ainsi allait naître le programme « Cinéma, cent ans de jeunesse » qui, très vite, s'élargit à d'autres pays. Et chaque année depuis lors, à l'approche des vacances d'été, la Cinémathèque française accueille des jeunes cinéastes venus de loin. Qui sont aussi des cinéphiles, car ce qui compte dans cette salle Henri-Langlois, où se retrouve ce public nettement plus effervescent que celui des séances habituelles, ce sont les débats qui suivent chaque film, au moins autant que ces films mêmes. Six pays cette année étaient représentés, l'Allemagne, le Portugal, l'Italie, le Royaume-

« Il faisait nuageux et cela nous a aidés à définir notre personnage. »

Un professeur et d'un intervenant extérieur appartenant à la profession cinématographique. Le thème retenu pour tous était : « la part du réel dans la fiction », et le tournage avait été précédé de la projection de films du patrimoine.

Beau travail collectif: certaines équipes, pas

les plus lointaines évidemment, alignaient une trentaine de participants qui se retrouvaient devant l'écran pour mettre leur travail à l'épreuve d'une salle où, dès la fin de la projection, se levaient des dizaines de bras pour demander la parole. Exigeants, ces jeunes critiques. Ainsi, après un film brésilien des plus intéressants, où un jeune garçon, dans un port, part à la recherche d'un site où se fit photographier un pêcheur (son père ?) avec sa prise, et où ne manquent pas les cadrages hardis, la première question posée par un gamin d'une dizaine d'années fut : « Le plan dans le musée où l'on voit le garçon derrière la mâchoire grande ouverte du requin empaillé, c'est une élève qui en a eu l'idée ou l'intervenant cinéma ? » En voilà un au moins à qui on ne la fait pas. On peut parier que désormais, loin de se contenter de dire devant un film « j'aime ou j'aime pas », il le regardera d'un autre œil.

Il ne s'agissait pas en effet de mettre dans les mains de ces néophytes une de ces caméras si faciles aujourd'hui à manier et de leur dire de filmer ce qui passe devant l'objectif : le thème choisi en effet, indiqué plus haut, les obligeait à travailler d'abord un scénario. Le plus souvent assez simple : un garçon ou une fille marche à la découverte de sa ville, mais parfois pimenté de péripéties dont on voit bien la part d'improvisations joueuses ou d'approfondissement d'une situation aux résonances sociales (le film de lycéennes parisiennes, élèves d'une première de comptabilité, *Crises de filles*, en témoigne). Aux uns et aux autres, ces idées ne sont pas sorties du néant : ainsi un élève d'une classe d'accueil de Catalogne rappelait que, avant de se mettre à leur film, pour mieux comprendre ce qu'on pouvait faire d'une caméra, ils avaient étudié des films de Sofia Coppola, Hou Hsiao-hsien et Olivier Assayas. « Quand nous nous apprêtions à tourner, il faisait nuageux et cela nous a aidés à définir notre personnage », a dit un jeune Portugais. Ainsi naît un film.